
Documents sauvegardés

Lundi 27 mars 2017 à 11 h 23

1 document

EUREKA.CC

Ce document est réservé à l'usage exclusif de l'utilisateur désigné par UQAM et ne peut faire l'objet d'aucune autre utilisation ou diffusion auprès de tiers. • Tous droits réservés • Service fourni par CEDROM-SNi Inc.

Sommaire

Le Devoir

10 mars 1997

Nostalgie et douceur de vivre

3

LE DEVOIR

Nom de la source

Le Devoir

Type de source

Presse • Journaux

Périodicité

Quotidien

Couverture géographique

Provinciale

Provenance

Montréal, Québec, Canada

Lundi 10 mars 1997

Le Devoir • p. B8 • 420 mots

Nostalgie et douceur de vivre

Martin, Andrée

La douceur du ciel
Chorégraphie: Lucie Grégoire. Interprétation: Lucie Grégoire, Gaétan Verret, Hélène Mercier.

À l'Agora de la danse, jusqu'au 15 mars.

Avec *La Douceur du ciel*, Lucie Grégoire a imaginé un spectacle dont la douceur et la nostalgie, omniprésentes, nous font oublier le temps.

Il n'est pas si fréquent qu'une oeuvre parvienne à installer une telle ambiance, sans tomber dans la monotonie ou le non-sens. La délicatesse et la répétition contenues ici ne sont pas des aspects faciles à traiter sur scène. Toutefois, par la magie d'une association entre une danse presque naturelle, une très belle scénographie de Richard Lacroix, rappelant un jardin du sud ou une cour intérieure, une lumière chaude, enveloppante même, signée Alain Lortie, et une suite de mélodies de Robert M. Lepage, exécutées à la guitare sèche et entrecoupées d'effets sonores, la pièce de Lucie Grégoire nous charme et nous berce discrètement, mais constamment. Dès le tout début, l'artiste donne le ton en installant au milieu d'une scène une femme (elle-même), balançant son corps tout doucement. Le rythme est lent, et les mouvements, posés et sensuels, semblent jaillir spontanément. Le tissu des vêtements - jupe rouge et corset crème - se mélange avec la peau, pour créer une danse en apparence toute simple, mais dont

Barsetti, Angelo

Lucie Grégoire dans *La Douceur du ciel*.

l'infinité de détails, minuscules, n'en finit pas de fasciner. Ainsi le temps, suspendu aux ondulations fines et régulières de ce personnage, s'étire, flâne un peu, s'arrête presque.

Dans cette ambiance quasi contemplative, où lenteur et discrétion s'amalgament, se déroule l'ensemble du solo, dont la forme prend par moment des allures de trio. Les deux personnages secondaires, sorte de représentation ou de reflet de la psyché de la femme dansant doucement sur scène, confèrent à cette oeuvre une forme hybride; ni tout à fait solo, ni tout à fait trio. Malgré une présence plutôt effacée, c'est par l'entremise de ces deux personnages que la pièce prend tout son sens. Avec eux, Lucie Grégoire parvient à installer sur scène, en direct devant nous, plusieurs aspects de l'histoire et de la sensibilité d'une seule et même femme. Lorsqu'Hélène Mercier apparaît comme un spectre au fond de la scène, ou encore lorsqu'elle traverse le plateau en marchant tout doucement, c'est un peu la mère, la grand-mère, voire un ancêtre lointain que l'on voit à travers celle-ci. De même, quand Gaétan Verret, rampant à la manière d'un prédateur épiant sa proie, vient prendre possession du plateau pour exécuter une danse aux allures de rituel, on ne peut s'empêcher

© 1997 Le Devoir. Tous droits réservés. Le présent document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et son utilisation est régie par ces lois et conventions.

Publi Certificat émis le 27 mars 2017 à UQAM à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

news-19970310-LE-063

d'y voir la matérialisation des forces et des pulsions animales de la femme.

D'ailleurs, il ne faut surtout pas passer sous silence l'impressionnante performance de Verret. Entre l'humain et le primate - il y a quelque chose de darwinien dans cette danse - il donne à voir une chorégraphie très physique, parfois même acrobatique, sans le déploiement énergétique ordinairement associé à ce type de gestuelle. Chaque geste, toujours près du sol, est étonnamment contrôlé et toute son énergie demeure concentrée dans une suite de mouvements qui semblent être exécutés au ralenti. De fait, le style de cette séquence chorégraphique contraste énormément avec la douceur des gestes de la femme, amenant ici une variation stylistique très nette. Par là, Lucie Grégoire, dont les chorégraphies n'ont jamais eu pour but de jeter de la poudre aux yeux, nous amène dans un monde entre la réalité, le surréel et le souvenir.